

LE FILM

Hebdomadaire Illustré

• CINÉMATOGRAPHE •

THÉÂTRE • CONCERT • MUSIC-HALL



RÉDACTION & ADMINISTRATION

PARIS -- 26, Rue du Delta. -- PARIS

*Voir
aussi
sur
Bibliothèque*

*(compté)
— des passages
— de l'année
— 1917*

C'EST Mardi prochain
21 Août
à 11 heures précises
(à l'issue de la Présentation Hebdomadaire)
au Palais de la Mutualité
325, Rue Saint-Martin
que sera présenté

LE COURRIER DE WASHINGTON

Grand Cinéma-Roman
Adapté par Marcel ALLAIN

Édité par **PATHÉ** **Publié dans** **Le Petit Journal**

LD 133 (6)

Les Étoiles de la "LONDON FILM"



ELISABETH RISDON

Princesse d'un Jour
 Les Hypocrites
 Le Chrétien



JANE GAIL.
 London Film.
 Le Prisonnier du Zenda
 Le Comte Rupert de Hentzau
 Service Secret



EDNA FLUGRATH.
 London Film Co.
 Le Bébé de Bootles
 Cœur d'Enfant
 L'Espionnage allemand en Angleterre

CINÉMATOGRAPHES HARRY, 61, rue de Chabrol



La Série des Grands
Ciné-Vaudevilles
GAUMONT

Interprétés par
l'Irrésistible
Marcel LÉVESQUE
du Palais-Royal



Edition 14 Septembre

MON ONCLE

Ciné-Vaudeville

Longueur env. 587 m.

Affiches et Photos
et

Nouvelles affiches passe-partout

COMPTOIR CINÉ-LOCATION

28 RUE DES ALOUETTES

TÉL : NORD 40-97 51-13 14-23

AGENCES RÉGIONALES

MARSEILLE

LYON

TOULOUSE

BORDEAUX

GENÈVE

ALGER

LE CAIRE

4^e Année — N^{le} Série N^o 75

Le Numéro : 50 centimes

20 Août 1917

LE FILM

HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

CINÉMATOGRAPHE

THÉÂTRE -- CONCERT -- MUSIC-HALL

ABONNEMENTS	
FRANCE	
Un an	20 fr.
Six mois	10 fr.
ÉTRANGER	
Un an	25 fr.
Six mois	13 fr.

Fondateur : ANDRÉ HEUZE

Directeur :
HENRI DIAMANT-BERGER

Rédacteur en Chef :
LOUIS DELLUC

Rédaction et Administration :

26, Rue du Delta
PARIS

Téléphone : NORD 28-07

NOTRE RÔLE

Nous avons un rôle pendant la guerre et nous avons une responsabilité. J'ose même dire que nous ne saurions nous en exagérer l'importance. Le moral du pays est réellement pour beaucoup entre nos mains. Le gouvernement s'en est rendu compte et je crois pouvoir affirmer que l'ère de nos persécutions va cesser. Diverses conversations que je viens d'avoir avec plusieurs parlementaires et dans quelques ministères me permettent même de prévoir que, prochainement, l'appel qui nous fut fait par M. Dalimier récemment nous sera renouvelé de façon plus complète. La propagande à l'intérieur est devenue indispensable. M. Ribot a déclaré à la tribune du Sénat qu'une mauvaise propagande se faisait dans le pays et c'est principalement sur nous que l'on compte pour y répondre dignement. Je sais qu'il est bien tard et que depuis trois ans, le gouvernement semble prendre à tâche de nous restreindre de toutes les façons et notre fermeture complète fut même désirée par plusieurs ministres et par d'impudents incapables et prétentieux fonctionnaires. Mais les temps ont changé et l'on semble enfin revenir à une conception plus juste de nos droits comme de nos devoirs. Deux amis nous ont constamment servis que nous n'oublions pas, je veux parler de MM. Malvy et Dalimier. S'ils n'eurent pas toujours le moyen de prendre ouvertement notre défense, leur sympathie entière ne nous en a pas moins été précieuse. Nous eussions beaucoup perdu sans eux et le premier de nos devoirs envers la cinématographie sera de les soutenir et de travailler à leur crédit populaire par la voie de nos

journaux d'actualité cinématographique, puissant instrument entre nos mains si nous savons nous en servir. Une vilaine manœuvre s'est dessinée contre M. Malvy ces temps derniers, manœuvre qui, par bonheur pour nous, a prouvé sa puissance. Notre devoir était de l'aider comme il le sera de l'aider à nouveau si quelque intrigue de couloirs ou quelque attaque sénile et rageuse cherchait à nous priver au ministère de notre meilleur avocat.

MM. Malvy et Dalimier feront prochainement appel à nous justement dans l'intérêt du pays. Nous irons avec joie au devant de leur désir et nous travaillerons de grand cœur avec eux à la réalisation de la propagande intérieure qu'il s'agit de créer. La presse a véritablement mal rempli son rôle depuis la guerre et, sauf quelques belles exceptions, a manqué tout à la fois de mesure, de sagesse, d'union et d'indépendance. Pour qui connaît les dessous du journalisme quotidien, le contraire eût été surprenant. Jusqu'à présent, le cinéma, par la force des événements, plus, il faut l'avouer, que par son propre effort, a rempli un magnifique emploi. La vue des films de guerre a été une chose extraordinaire pour le moral du pays; je le démontrerai un jour plus longuement. La cinématographie courante a été un délassement aimable, innocent et peu coûteux. Enfin de nombreux films patriotiques ont remué la meilleure fibre populaire mieux que les plus éloquents discours et les meilleurs articles.

C'est dans ce sens qu'une propagande efficace, continue et fructueuse sera exercée. Notre rôle est d'y aider de tout notre pouvoir; notre espoir est d'y réussir; notre récompense sera d'avoir travaillé pour le pays.

Mieux qu'aucune démonstration, mieux qu'aucune campagne, notre utilité sera démontrée et nul n'osera nous attaquer quand nous aurons ainsi démontré notre force et notre utilité.

C'est une lourde responsabilité qu'on nous demande d'endosser. Nous saurons l'assumer jusqu'au bout et la cinématographie française tout entière aura à cœur de prouver son dévouement à la cause nationale avant même qu'il y soit fait appel.

HENRI DIAMANT-BERGER.



Premiers Plans

— Mais si, je vous assure, je l'adore! Vous ne connaissez pas de ces êtres absurdes qui ont la déplorable tendance de toujours critiquer ce qu'ils aiment le plus?

J'en suis.

Quand un livre me plaît (et ça n'est pas fréquent) si l'on m'en parle, je commence par énumérer tous ses défauts; et, comme mon interlocuteur s'étonne, s'il est sympathique, j'ajoute: « Lisez-le, c'est un livre admirable. »

J'ai vu des films français ces derniers mois — inspirés justement par les chefs-d'œuvre du ciné américain — qui projetaient des premiers plans gigantesques. C'est très bien. Mais il y en avait tous les 30 mètres. C'est trop. S'ils ne sont pas projetés rapidement et à l'endroit précis, à la minute intense où tout l'intérêt de la scène réside dans l'expression d'un visage, les gros premiers plans ralentissent l'action.

Nos artistes ne sont pas tous des génies. Leurs jeux de physionomie résistent mal à cet agrandissement exagéré.

L'expression juste sur un visage parfaitement photographique est rare; souvent c'est la grimace, aussi souvent l'expression nulle, et alors cela nuit à l'émotion et au mouvement général du drame.

Dans le comique, les grimaces sont parfois si exagérées que loin de faire rire elles produisent un effet pénible. Voyez Charlot! Quelle simplicité dans les jeux du visage; il fronce le nez, lève les sourcils et déclenche l'hilarité.

— Si la femme est jolie?

Ah! si elle est jolie, j'avoue que c'est agréable.

J'ai eu infiniment de plaisir à regarder Francesca Bertini se sourire dans la glace. Francesca Bertini mettant son chapeau, Francesca Bertini se décoiffant, s'habillant, causant, flirtant, toujours avec ce même sourire charmeur et irrésistible. Mais je dis tout de même que dans ses films de début, elle abusait des premiers plans « avec charme » et dès la seconde partie, était crispante. La joliesse ne suffit pas.

Pina Menichelli, dans ses premiers plans, me porte sur les nerfs. Pearl White les a absolument inexpressifs; c'est joli et c'est tout. Suzanne Grandais fait encore trop « de charme ». Quant aux gros premiers plans de l'héroïne du *Cercle rouge*, ils servaient surtout à permettre aux spectateurs de détailler le nombre de ses cils, le ruban de ses cheveux, les plis des lèvres, la grosseur de ses pupilles ou de ses grains de beauté!

Ce sont cependant là des artistes méritantes. Metteurs en scène de France, donnez-nous les joies considérables que nous avons éprouvées devant tels premiers plans de Sessue Hayakawa, Rio Jim, Mary Pickford et Bessie Love.

Metteurs en scène de France, cherchez l'expression juste, l'expression de la vie.

LA FEMME DE NULLE PART.



Les Allemands de toujours

par Adolphe ADERER

Voilà un livre qui vient à son heure et dont la lecture est utile et nécessaire à tout français soucieux de comprendre la guerre actuelle, sa psychologie, ses causes et sa durée. M. Adolphe Aderer avec un style simple et remarquablement distingué, avec une documentation originale, précise, abondante nous montre ce qu'a toujours été l'Allemagne sous des dehors trompeurs. Il nous montre la France toujours prête envers son féroce ennemi au pardon, à l'amitié même, cependant que l'Allemand orgueilleux et jaloux ne nous pardonne pas notre supériorité intellectuelle et la politesse de nos mœurs. Ce livre écrit sans violence et sans parti-pris par un patriote éclairé, par un écrivain justement estimé sera pour tous une lecture attachante, une leçon profitable. Le lire est un plaisir, le faire lire autour de soi un devoir.

E. J.

par exemple — cette manière faisait merveille et parachevait l'harmonie des lumières, des appartements, des costumes. Mais dès que nous retrouvons le plein-air et des scènes de vie extérieures, nous étions gênés par ce relent de théâtre, qui est tellement hors de propos au cinéma. Seulement, ce n'est pas la faute d'Antoine.

C'est un tout petit peu la faute de ses habitudes, d'abord. Mais cela importe peu. Et, en travaillant, il oubliera vite sa trop complète science. Un essai n'est qu'un essai: les premiers films de Th. Ince sont médiocres et je suis sûr que B. de Mille n'a réalisé *Forfaiture* qu'après de plus ternes tentatives, déjà oubliées. Et si notre Antoine a eu la curiosité utile de voir ses *Frères Corses* quand on les livrait au public, il a certainement vu ce qu'il y avait en trop et ce qui lui manquait. Et un Antoine qui a découvert des phénomènes, aussi bien dans les écrivains que dans la cohue des acteurs, est homme à continuer de découvrir. Il ne cherchera pas longtemps les châteaux historiques qui ne sont pas indispensables. Il verra, il voit déjà le besoin de travailler à même la nature: tenez, je parie qu'il ne blague pas, comme tel ou tel, la brise qui agite tous les rideaux dans les intérieurs américains. Et il ne s'attachera pas non plus, — un jour vous le verrez — aux comédiens trop bons comédiens.

Des paysans, des soldats, des femmes de ménage, des laitières, des employées de tramways deviendront, s'il veut et quand il voudra, des acteurs de cinéma, et pas des figurants, des acteurs. Il faut chercher parmi ceux qui ont le moins d'adresse possible. Une girl d'Alcazar de province est plus intéressante devant l'opérateur que la plus notoire de nos ingénues officielles et subventionnées. A plus forte raison ceux qui ne savent rien et qui travaillent la terre ou vivent, le nez sur leur machine à coudre. Et parmi les acteurs et actrices, gardez les deux douzaines qui ont réduit leur grand talent à la sobriété la plus vive, voire à l'impassibilité. Et tout cela, si Antoine ne l'a pas obtenu de suite, quelle importance? Il ne demande qu'à y arriver. C'est fait déjà. Et il transformera sans difficulté ses abondantes habitudes de théâtre en surprenantes initiatives de cinéma.

Si vous avez trouvé qu'il tardait, ce n'est donc pas sa faute. C'est la faute de l'argent. Voilà une très pitoyable rengaine de pleurnicher sur la misère du cinéma. Je n'y insisterai pas, on m'a trop complaisamment renseigné quand je réclamaï pour nos metteurs en scène les mêmes conditions qu'on leur donne à l'étranger. Et on a ri avec suffisance, les metteurs en scène d'ici et leurs collaborateurs se croyant imbattables. Et on n'a pas cherché le remède. Deux ou trois firmes, seules, travaillent opiniâtre-

ment et font rendre un maximum d'art et de pensée à un minimum de capitaux. Pour les autres, ils n'ont pas voulu se sauver. Eh bien! qu'ils crèvent, personne ne s'en plaindra.

Le cas d'Antoine est plus alarmant. Il s'agit d'un grand homme qui peut faire de grandes choses. Comment les millions ne sortent-ils pas de toutes les poches? L'art est une affaire, que diable, et on gagne de l'argent avec le cinéma, surtout quand la pellicule sera signée: Antoine; et je voudrais bien qu'on se décide à mettre des fonds sur autre chose que des conserves de crabe ou des maisons de prostitution.

Imaginez Antoine avec de l'argent. Ce n'est jamais arrivé, je sais bien, mais le théâtre, c'est autre chose: pour monter du Tolstoï, de l'Ibsen, du d'Annunzio et autres fols, vous trouverez de quoi payer le décor, et pas un sou de plus, et encore ce n'est pas sûr; vous n'avez donc qu'à monter des revues! Mais le cinéma, c'est de l'or. Etes-vous sourds ou idiots, bonnes gens? Il y a une mine à exploiter, une mine formidable qu'on ose à peine entamer et qui sera inépuisable.

Antoine a de vastes projets. Il les aurait déjà réalisés si le film français n'était soumis à des traditions désastreuses d'économie et de prudence. A l'étranger, sachez-le, des bordées de rire saluent nos intérieurs — salons ou chambres à coucher au rabais, tentures criardes, plantes vertes décharnées et intempêtes — mais ici on ne le sait pas. On économise de plus en plus, et on ne gagne pas. Est-ce que vous croyez que si Antoine était allé en Amérique, la Triangle, par exemple, n'aurait pas déjà mis à sa disposition les matériaux merveilleux qu'il lui faut? Et quel crédit on lui eut ouvert? Là-bas, c'est entendu, ils le peuvent, et nous, pas. Mais pourquoi ne le pourrions-nous pas?

Vous savez ce que prépare Antoine. J'entends beaucoup parler, et en détails, de la *Roche aux Mouettes*, de *Quatre-Vingt-Treize* et des *Travailleurs de la mer*. Ce peut être extraordinaire. Mais, cri fatal, quelle bataille! Antoine veut toujours des choses inouïes, et tant d'ambitions et de volonté ont tout pour échouer au cinéma, jusqu'ici, du moins.

Souhaitez-donc la victoire d'Antoine. Si Antoine réussit totalement, je veux dire: s'il ne se borne pas à faire de bons films et s'acharne à obtenir les splendeurs qu'il a voulues, ce sera une sacrée victoire. Et pas seulement pour lui, Antoine, mais pour nous tous. Car si un artiste aussi fort et aussi vaste atteint son but, là, c'est que tout est possible et qu'enfin, nous touchons à l'éveil d'un art national, qui est international, mais national partout, et qui n'a pas su encore — ou si peu — être français.

Louis DELLUC.

FERNANDE

ooooooooo

On attendait depuis longtemps la projection de ce film dont le succès en Italie et à l'étranger a été des plus retentissants. L'attrait de l'adaptation cinématographique du drame de Victorien Sardou résidait surtout dans l'interprétation du rôle de Fernande fort bien tenu par Mlle Léda Gys si appréciée du public qui fréquente les établissements de cinéma.

Cette jeune artiste a remporté un nouveau succès. Sa physionomie expressive, ses beaux yeux qui sont un long poème, donnent au rôle de Fernande une inoubliable silhouette que tout le monde voudra avoir vu.

La mise en scène de *Fernande* a été établie avec beaucoup de soin. Les intérieurs sont d'une somptuosité de bon goût,

d'Arcis. Une lettre anonyme lui révèle que le marquis André est épris d'une autre femme. D'autant malgré tout, la marquise déclare à André qu'elle préfère renoncer au mariage. André accepte avec joie et avoue à Clotilde qu'il aime passionnément une inconnue qu'il ne parvient pas à retrouver. Clotilde dissimule son désespoir et s'offre à l'aider dans ses recherches, mais lorsqu'elle apprend que sa rivale n'est autre que Fernande, la marquise jure de se venger. André et Fernande sont fiancés, bientôt époux. Cependant, la jeune fille fait la confession de son passé dans une lettre que Clotilde parvient à détourner. Elle laisse croire à Fernande que son fiancé lui a pardonné à condition qu'il ne soit jamais plus question du passé. Clotilde compte remettre à



ingénieusement éclairés, et parmi les artistes qui interprètent avec talent les rôles principaux, je citerai l'excellente comédienne qui joue le rôle de la marquise. La photo est des plus belles, et l'ensemble de ce film fait honneur à la facture artistique de la « César-Film ».

Mme de la Brière, vit heureuse en compagnie de sa fillette, Marguerite, lorsque la mort de son mari, la laisse dans une profonde détresse.

Les années passent. De chute en chute, la pauvre femme, en arrive à tenir, une maison de jeu. Sa fille Marguerite, qui a également changé de nom et se fait appeler Fernande, est devenue une belle et pure jeune fille. Roqueville, furieux de voir ses avances repoussées, laisse la police envahir le tripot. Mme Sénéchal est condamnée à la prison. Fernande, pour obtenir en faveur de sa mère l'intervention de l'aventurier, cède aux exigences de ce dernier. Mais elle cherche ensuite un refuge dans la mort. Elle est sauvée par l'avocat Pomerol, et la marquise Clotilde de Rosernaie, la recueille chez elle avec sa mère. La marquise Clotilde aime le marquis André

André, immédiatement après la bénédiction nuptiale, la lettre révélatrice. Son cousin, l'avocat Pomerol, se révolte devant tant d'infamie, arrache la lettre des mains de Clotilde et enferme cette dernière pour l'empêcher d'accomplir son forfait. Au retour des jeunes gens, Clotilde révèle à André le passé de Fernande. Le marquis, chasse sa femme. Mais Pomerol démontre à André la sincérité de Fernande et André, accorde à sa femme un pardon bien mérité.

Le public qui se pressait à « L'Aubert-Palace », le 11 courant pour voir *Fernande* a chaleureusement applaudi le film, l'interprétation, la marque éditrice et surtout les Etablissements L. AUBERT qui, presque tous les mois, nous procurent le plaisir de voir des spectacles cinématographiques aussi intéressants que *Fédora*, *La Fille de Jorio* et *Fernande*, où s'affirme le bon goût artistique de la réputée marque italienne « La César-Film », à laquelle M. Barabollo donne tous ses soins pour en faire une des premières parmi l'édition italienne.

Constant LARCHET.

PROCHAINEMENT



Barabollo

La Présentation Hebdomadaire

PATHE. — Admirablement mis en scène par M. Jean Kemm, nous avons eu **Le Dédale**, « S. C. A. G. L. » (1405 m.), de Paul Hervieu, de la Comédie-Française, interprété par Mlle Gabrielle Robinne, de la Comédie-Française, plus en beauté et plus talentueuse que jamais. Mmes Jeanne Even, Bade; MM. Escoffier, Jean Kemm et Maillard lui donnaient la muette réplique avec une éloquence de gestes et de jeux de physionomie des plus expressifs.

Pour qui aurait un peu oublié **Le Dédale**, qui fut joué pour la première fois en 1903 à la Comédie-Française, voici le résumé de cette pièce :

Max de Pogis a épousé Marianne Vilard-Duval, et il a eu d'elle un garçon, le petit Louis. Une paix heureuse semble régner sur le ménage. Max, cependant, mène une vie de dissipation, que sa femme surprend un jour. Elle fait un éclat et, bien que leur tendresse ne soit pas éteinte, tous deux croient que le divorce s'impose.

Rendue libre, Marianne épouse l'explorateur Guillaume Le Breuil. La loi lui a accordé la garde de l'enfant. Or Max, qui s'était remarié de son côté, est devenu veuf, s'est assagi et revendique ses droits de père.

La question de l'enfant remet en présence les deux anciens époux. En réalité, ils n'ont jamais cessé de s'aimer. Aussi Marianne, d'abord très distante, finit par consentir à ce que Max emmène leur fils, pour un mois, à la campagne, chez ses parents à lui. L'enfant tombe malade. Marianne accourt pour le soigner. Elle retrouve Max à son chevet et comprend que la loi, qui les a séparés, n'a pu désunir leurs cœurs. Il arrive qu'un soir Max s'introduit dans la chambre de Marianne. Elle lui résiste longtemps, car elle veut rester fidèle à son nouveau mari, mais la nature l'emporte sur les conventions sociales et elle redevient sienne.

A son retour à Paris, Guillaume lui arrache la vérité. Fou de colère, il s'élance à la recherche de Max. Les deux hommes se rencontrent sur une terrasse dominant une vallée. Guillaume y jette Max et s'y précipite avec lui. On retrouve leurs deux corps inanimés.

Le Dédale, qui obtint à sa création un succès aussi retentissant que *la Loi de l'Homme*, aura, nous n'en doutons pas, une carrière des plus brillantes au cinéma. La photo est remarquable et le cachet aristocratique des intérieurs, d'une élégance rare et distinguée, ne mérite que des éloges.

Les deux Rigadins, « PathécOLOR » (565 mètres), est l'amusante histoire, un peu usée au cinéma, des divertissantes mésaventures qui arrivent à deux personnages se ressemblant au point que tout un chacun s'y trompe. Inutile de dire que le rôle de Gontran du Moulin qui ressemble à Rigadin et celui de Rigadin qui ressemble à Gontran du Moulin sont interprétés par Prince, l'amusant comique des Variétés. La mise en scène sans prétentions est agréable, et la bonne photo fait valoir cette gentille comédie-vaudeville de M. Marcel Huguenin.

Un bon plein-air, **le Puy en Velay**, « PathécOLOR » (145 mètres), nous fait voir de pittoresques coins de France et les originaux costumes des habitants fidèles à leurs traditions d'élégance.

* *

GAUMONT. — Le film documentaire, **Dans le Monde des insectes: les Fourmis**, « Kineto » (175 mètres), est d'un intérêt scientifique de tout premier ordre. La photo est

très bonne et la prise de vue fait grand honneur à l'habileté bien amusante parfois de l'opérateur.

La comédie dramatique **Pasquale**, « Paramount Pictures-Oliver Horosco » (1420 mètres), est d'une sentimentalité des plus agréables. C'est une intéressante étude de caractère interprétée avec beaucoup de naturel par Georges Beban. La mise en scène est des plus réalistes et nous voyons un accident d'auto dont la réalisation fait honneur à l'ingéniosité du metteur en scène. La photo est d'un relief rare; quant à l'interprétation, elle est irréprochable.

Pasquale le fruitier, est aimé de tout le monde dans la petite ville de Glendale. C'est un travailleur, et pendant les quelques mois qu'il a été dans les affaires, il a pu rembourser au banquier Martinelli, un compatriote, l'emprunt qu'il avait contracté.

Les deux plaisirs de sa vie sont son fidèle cheval Colombo et Marguerite, une orpheline qu'il a recueillie. Il est décidé de lui demander sa main le jour proche de son anniversaire, mais il est déçu. La jeune fille lui annonce qu'elle s'est fiancée à Charlie Larkin, un « dandy » de la petite ville. Pasquale, avec son meilleur sourire, les félicite et donne à Marguerite la bague qu'il avait espéré lui passer au doigt.

Pendant ce temps, Mme Martinelli est plus absorbée par ses amis que par son mari et son enfant. Bob Fulton la recherche, c'est le Don Juan de Glendale. La guerre ayant éclaté, Pasquale et Martinelli sont rappelés sous les drapeaux. Avant de partir, Pasquale confie son commerce et son découvert en banque à Charlie, devenu le mari de Marguerite, et Martinelli confie à sa femme ses affaires de banque.

Pendant que Pasquale et Martinelli font leur devoir, le magasin de Pasquale va à la dérive, car Charlie préfère s'amuser. De leur côté, Mme Martinelli et Bob Fulton sont devenus très intimes. Pendant une randonnée, Charlie, qui a surpris Bob plus pressant que jamais auprès de Mme Martinelli, décide d'user de cette circonstance à la première occasion.

Au cours d'un combat, Pasquale et Martinelli ont été blessés. Ils sont renvoyés dans leurs foyers et ils arrivent sans avoir prévenu. Pasquale constate tristement qu'il n'est plus chez lui. Prenant avec lui son fidèle Colombo, qui a été très négligé et a connu plus d'une fois les mauvais traitements, il s'éloigne mélancoliquement.

En arrivant chez lui, Martinelli trouve Fulton essayant de persuader à Mme Martinelli qu'elle doit fuir avec lui avant le retour de son mari. Fou de colère, le mari outragé chasse les deux misérables qui s'en vont dans l'auto de Fulton. Charlie, qui veut abuser de la situation s'il est possible, saute derrière la machine, qui s'éloigne rapidement dans la nuit.

L'auto file à une allure très vive, heurte un obstacle, anéantit les deux hommes et blesse grièvement Mme Martinelli. Pasquale, avec l'aide de Colombo, la sauve et la reconduit chez elle; il fait venir le mari et les deux époux ne tardent pas à se réconcilier.

Ils ne seront cependant pas les seuls heureux ce jour-là, car Marguerite ayant surpris l'amour de Pasquale, lui offre sa main. Transporté de bonheur, Pasquale va confier sa grande joie à son bon compagnon Colombo.

N'oublions pas les **Gaumont-Actualités** (200 mètres), d'une très belle photographie.

* *

COMPAGNIE VITAGRAPH DE FRANCE. — Une bonne petite comédie, **les Soupçons du docteur** (311 mètres),

et un comique assez quelconque, **Monsieur Jack est assuré** (317 mètres).

* *

ETABLISSEMENTS L. AUBERT. — Très joli plein-air, **l'Espagne pittoresque: Valence**, « Monat-Film » (105 mètres). Un comique bien amusant, **Joseph assure toi**, « Keystone » (626 mètres), qui est interprété dans un mouvement des plus irrésistibles.

Le grand film **le Vertige**, « Succès » (1020 mètres), peut être classé avec les meilleurs films français que j'ai vus ces temps derniers. La mise en scène qui mérite plus que des éloges est de A. Hugon. Le talent de metteur en scène de A. Hugon s'affirme, et sa façon de procéder a une note artistique bien personnelle. Ses intérieurs ont toujours un cachet de confortable riche et distingué qui crée une ambiance de vérisme autour de ses interprètes. **Le Vertige** a plu, beaucoup plu. C'est un film bien joué, bien photographié et d'un intérêt soutenu.

Pierre Dalez, poète de talent, mais sans notoriété, vit avec sa femme Suzanne et sa fille Madeleine, âgée de quatre ans, dans un modeste intérieur. L'intime de la maison, le peintre Tissière, portraitiste à la mode, déplore l'existence retirée de son ami et le décide à sortir de l'obscurité où il végète. Il le présente à la princesse Vadiaff dont il fait le portrait et qui n'est autre qu'une ancienne danseuse épousée par le prince Vadiaff, le riche collectionneur et l'ami des artistes. Pierre Dalez a de suite plu à la princesse; elle l'invite à venir prendre une tasse de thé chez elle, et bientôt le poète en devient éperdument amoureux. Suzanne s'est aperçue du changement de caractère de son mari; elle fait part de son chagrin à Mme Fromentin, qui fréquente aussi chez les Vadiaff, et à Tissière qui la rassure affectueusement. Pendant ce temps, Dalez est devenu l'amant de la princesse. Il reçoit un jour une lettre du prince, le priant de venir lire de ses vers à la soirée qu'il doit donner le lendemain; mais le hasard veut que cette date coïncide justement avec la fête de sa femme. Le lendemain, Suzanne supplie Pierre de renoncer à cette soirée et de ne pas l'abandonner le jour de sa fête. Dalez, tout à sa nouvelle passion, part sans répondre.

Au cours de la soirée chez la princesse, Dalez surprend une conversation entre deux jeunes gens, dont l'un, le comte de Navray, se vante d'obtenir les faveurs de la princesse; il le provoque en duel. Mme Fromentin, qui vient d'apprendre le scandale, reproche à Dalez d'abandonner ainsi son foyer pour une femme aussi légère que la princesse et qui, de plus, au su de tout le monde, est la maîtresse du comte de Navray. Dalez ne veut pas le croire, mais le doute a germé dans son esprit. Il a une explication avec la princesse et comme preuve de son amour, il lui demande de fuir avec lui.

Au moment de quitter le bal, la princesse se trouve face à face avec de Navray! Celui-ci demande une explication, et dans une scène de reproches d'abord et de tendresse ensuite, la décide à renoncer à son projet; mais Dalez, qui était aux écoutes, surgit, et dans un accès de furieuse jalousie, tue la princesse d'un coup de revolver!

Dalez a été condamné à 15 ans de travaux forcés.

Suzanne a demandé et obtenu le divorce. Tissière, dont la tendresse pour Suzanne n'a fait que grandir, lui propose un jour de devenir sa femme. Suzanne finit par accepter l'offre de Tissière, un peu pour elle, et aussi pour assurer l'avenir de sa petite Madeleine.

Dix années se sont écoulées; grâce à sa bonne conduite, Dalez est libéré. En débarquant à Paris, sa première idée

est de savoir ce que sont devenues sa femme et sa fille. Il court à l'atelier de Tissière. On ne sait pas ce que le peintre est devenu. Dalez finit par découvrir dans le bottin, l'adresse de son ancien ami... et après une scène poignante il s'éloigne afin de ne pas troubler le bonheur de sa fille, dont on fêtait les fiançailles lorsqu'il est venu.

* *

ACTUALITÉS DE GUERRE. — Cette semaine nous sommes **dans les Flandres** (200 mètres). Parmi toutes ces vues d'un intérêt impressionnant, citons l'établissement des passerelles légères, l'artillerie anglaise à l'œuvre et la sympathique image du général Antoine, commandant des forces françaises en Flandre.

* *

MARY. — La scène dramatique, **le Serment du colonel**, « Triangle » (1280 mètres), est à tous les points de vue impeccable. L'interprétation de Franck Keeman et Charles Ray est d'un impressionnisme saisissant. Quoique très différent du jeu de nos artistes, c'est de l'art, du très grand art. Si je n'avais peur d'avoir l'air de faire le magister, de distribuer des récompenses, je dirais que ça vaut le scholastique très bien.

Un voyage à Rona, « Clé » (190 mètres), est un très intéressant plein-air, à moins que ce ne soit une pittoresque leçon de choses sur la pêche à la baleine, ou bien encore une agréable étude d'ornithologie, tant nous voyons de mouettes et de pingouins. En tout cas, c'est fort bien filmé.

Jamais plus je ne boirai, « Triangle-Keystone » (375 mètres), est une humoristique pochade interprétée et réalisée par une mise en scène fastueuse. C'est un peu comme si l'on jouait une petite opérette dans les décors d'un grand opéra. C'est amusant, pas trop long, bien photographié, et, ô miracle!... pour un film de la Keystone, il n'y a pas de pompiers! Non, vrai?... C'est comme je vous le dis.

* *

MONAT. — M. Monat ne fait pas souvent acte de présence à l'A. C. P. Il a fallu que *l'Argent sinistre*, qu'avait présenté M. L. Van Goitsenhoven, lui fut rendu pour que nous ayons la bonne fortune de l'y rencontrer. Sous le titre de l'œuvre d'Octave Mirbeau : **les Affaires sont les Affaires**, il nous a fait revoir le très bon fil de « L'Universal » (1150 mètres), qui a été très apprécié. L'interprétation est, comme la photo, vraiment bien.

* *

AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE. — Un plein-air que l'on fera projeter dans les patronages aux enfants qui ont bien su leur histoire sainte, **La Palestine**, « Eclair » (98 mètres), et un petit comique bien amusant, **La Pièce fausse**, « Falstaff » (315 mètres). Puis nous avons **Rita**, « A. C. A. D. » (1480 mètres), autre étude de caractère, de MM. Armont et J. Manoussi, qui est fort bien interprétée, mis en scène avec talent et assez bien photographié. Voici l'argument de ce bon film.

Au cours d'une promenade, le célèbre sculpteur Philippe Réal rencontre une petite bohémienne dont la grâce le séduit. Avec le consentement du romanichel qui l'a adoptée, il la fait venir dans son atelier pour poser. Un peu sauvage, la petite bohémienne, qui s'appelle Rita, refuse d'abord de se dévêtir devant le sculpteur. Mais les moqueries de Mme Raymonde Sandry, la maîtresse de Philippe, qui se trouve par hasard dans l'atelier, décident brusquement Rita à faire ce qu'on lui demande.

Un jour, en rentrant de sa séance de pose, Rita constate

que le campement de bohémiens a disparu. Pris en flagrant délit de vol, le chef des romanichels est parti avec sa bande par peur des gendarmes et sans attendre le retour de Rita.

Voilà Rita seule et abandonnée. Ne sachant que devenir, elle retourne auprès de Philippe qui consent à lui donner l'hospitalité et la loge auprès de Pauline, sa vieille femme de charge.

Bientôt, la statuette pour laquelle Rita pose est finie, et Philippe, ne voulant pas garder la petite bohémienne auprès de lui, la confie à la sœur de Pauline qui tient une petite mercerie.

Incapable de s'habituer à la vie qu'elle est obligée de mener à présent, Rita s'enfuit de la boutique et retourne chez Philippe. Grâce à l'intervention de Mme Raymonde Sandry, Philippe consent à garder Rita auprès de lui pour aider Pauline. Rita en a une grande reconnaissance à Raymonde, dont elle est loin de soupçonner les relations avec Philippe.

Cependant, petit à petit et sans s'en rendre compte, Rita commence à aimer le sculpteur. Elle éprouve un très vif chagrin le jour où elle voit Philippe vendre la statuette, pour laquelle elle a posé, à un riche amateur. L'idée d'appartenir à un autre, même en effigie, lui est insupportable. Elle vole la statuette, et lorsque Philippe veut la restituer à son propriétaire, elle la brise.

L'amour de Rita pour Philippe va en grandissant. Et lorsque le sculpteur va voir sa maîtresse à Fontainebleau, où elle est allée passer un mois, Rita l'attend toute la nuit dans son atelier comme un chien attend son maître.

Un jour que Raymonde est venue passer quelques heures à Paris, Rita la surprend dans les bras de Philippe. C'est pour elle une révélation. Dans un mouvement de colère irréflectible, elle écrit au mari de Raymonde une lettre anonyme, lui conseillant d'aller le lendemain à Fontainebleau pour surprendre sa femme.

Mais le lendemain, lorsque Rita voit Philippe monter en auto pour se rendre à Fontainebleau, elle est prise de remords. Elle se précipite à la gare et arrive devant la villa de Raymonde juste à temps pour voir entrer M. Sandry. Rita reste devant la maison, immobile et désespérée, dans l'attente du drame.

Cependant Philippe a réussi à sauter du balcon avant que Sandry ne l'ait vu. Il tombe aux pieds de Rita. Dans sa chute, Philippe s'est cassé la jambe. Rita va chercher une voiture et ramène Philippe à Paris. Elle s'installe à son chevet et le soigne avec dévouement, souffrant de la joie que manifeste Philippe chaque fois qu'il reçoit une lettre de Raymonde.

Car Raymonde ne va pas voir Philippe, par crainte de son mari dont les soupçons sont loin d'être apaisés.

Bientôt, Philippe entre en convalescence. Il ne sort pas encore, mais il descend dans son jardin. C'est là qu'il reçoit un mot de Raymonde lui envoyant la lettre anonyme qui les a trahis et dont elle a réussi à s'emparer. Philippe reconnaît l'écriture de Rita et la chasse sans vouloir écouter ses explications et sans lui accorder le pardon qu'elle implore. Rita s'en va désespérée.

Philippe, complètement guéri, accepte une invitation à un bal costumé. C'est à ce bal qu'il rencontre, pour la première fois depuis son accident, Raymonde qui lui explique qu'à cause de son mari qui a toujours des soupçons, il vaut mieux qu'ils ne se revoient plus. Et au milieu du bruit de la fête, Raymonde et Philippe rompent définitivement.

Philippe rentre chez lui navré. Il trouve sur sa table une lettre de Rita qui lui avoue combien elle l'a aimé et lui

envoie un dernier adieu. Philippe en est très ému. Il s'aperçoit bientôt qu'il souffre beaucoup plus de l'absence de Rita que de l'abandon de sa maîtresse. Mais ses efforts pour retrouver la fugitive restent vains.

Un jour, le souvenir de Rita le conduit malgré lui vers l'endroit où il l'a vue pour la première fois. Et, comme ce jour là, il entend des sanglots derrière un buisson, il écarte les branches et reconnaît Rita. Elle aussi est venue pleurer à l'endroit où ils se sont connus.

A l'aspect de Philippe, Rita veut s'enfuir. Philippe la retient, et la jeune fille ravie se jette dans ses bras.

* *

CINÉMATOGRAPHIES HARRY. — N'oublions pas de dire le grand succès qu'a obtenu, le samedi 11 courant, la présentation privée, au Palais-Rochecrouart de **Miss Jackie matelot**, « Mutual Boston-Film C^o » (1365 mètres). Cette agréable fantaisie est délicieusement interprétée par une jolie comédienne américaine, Miss Margaret Fischer, dont le talent réputé est des plus enjoués et des plus spirituels. L'originalité de ce film, c'est qu'il est tourné en majeure partie sur un navire de guerre américain. La photo, la mise en scène concourent au succès de cette agréable bande.

La séance avait commencé avec le début cinématographique de la marque Gaston Silvestre.

D'après la pièce de MM. André de Lorde, Gragnon et Max Viterbo, **L'Attentat de la Maison Rouge** (1297 m.), est un bon mélo, bien dramatique, bien joué et surtout fort bien interprété.

Nos félicitations à M. Gaston Silvestre pour son début qui nous fait espérer, dans un avenir très prochain, des films de tout premier ordre.

Guillaume DANVERS.

Films " MOLIÈRE "

Prochainement :

PAR LA VÉRITÉ

d'après un roman de E. DAUDET

Mis en scène par Maurice de FÉRAUDY

Sociétaire de la Comédie-Française

Avec :

Paul MOUNET

Sociétaire de la Comédie-Française

Marcelle GÉNIAT

Ex-Sociétaire de la Comédie-Française

Paule ANDRAL

de l'Odéon

CHRISTUS

Le Chef-d'Œuvre
de la Cinématographie Moderne

Mise en scène incomparable
Scènes reconstituées sur place

S'inscrire chez :

MM. CAPLAIN et GUEGAN

28, Boulevard de Sébastopol, 28

PARIS



Prochainement :

LE FILM D'ART

14, Rue Chauveau, Neuilly-sur-Seine

éditera

LA FEMME INCONNUE

d'après le roman d'Henri KISTEMÆKERS

Adapté et mis en scène par
M. Gaston RAVEL

avec le concours de "Martine" pour l'ameublement
et la décoration

.....

Mlle Jeanne DIRIS

du Vaudeville

dans le rôle de la Princesse Storenzo

M. Roger GAILLARD

de la Comédie-Française

dans le rôle de René de Médissy

et

M^{me} Hugnette DUFLOS

de la Comédie-Française

dans le rôle de Marie-Madeleine

Opérateur de prise de vue : M. L. BUREL